

Le Japon paru dans les oeuvres de Théophile et Judith Gautier¹⁾

Kimiko KANAZAWA

Le Japon dont je vais parler n'est pas le Japon réellement vu comme celui de Pierre Loti, ni le Japon artistiquement apprécié comme celui de Goncourt. C'est le Japon rêvé, recherché et construit d'un écrivain français du 19^e siècle et de sa fille, Théophile et Judith Gautier.

Théophile Gautier, poète, romancier et critique d'art était aussi un merveilleux chroniqueur de voyage. Il avait le désir très fort d'être en Orient et, en voyageant en Algérie, en Turquie, et en Egypte, il en a tiré de beaux récits de voyage en Orient. Ce qu'il a écrit de ces voyages est toujours basé sur des choses vues par lui-même. Pourtant, en 1863, il donne au *Moniteur Universel* un article de voyage sur le Japon bien qu'il n'y soit jamais allé. Oeuvre exceptionnelle de pure imagination? Non, il avait tout simplement emprunté le rapport de Charles de Chassiron sur son voyage au Japon²⁾.

Or, le baron Chassiron était un des membres de la mission de France envoyée au Japon en 1858. A cette époque-là, comme vous le savez bien, le Japon était replié sur lui-même depuis plus de deux cents ans et seuls les Hollandais y avaient accès et étaient tolérés sur un flot au large de Nagasaki. Mais au milieu de 19^e siècle, les Américains, les premiers, ont forcé ce blocus et extorqué des accords commerciaux du gouvernement japonais. D'autres pays font ensuite de même. C'est ainsi que la France envoie la mission qui était dirigée par le baron Gros. Alors, Charles de Chassiron était, avec le baron Gros, un des

premiers à fouler le sol de ce pays qui était "inviolable et inviolé" comme il le dit lui-même avec Gautier³⁾. La négociation était très difficile, mais enfin, au bout de 26 jours, un traité a été signé.

Pendant les 47 jours qu'il passe au Japon, Chassiron écrit au jour le jour, tout ce qu'il a observé, goûté, acheté et appris, et à son retour en France, en 1861, il publie son journal. C'est de ce livre-là que Théophile Gautier profite pour son *Japon*⁴⁾. Certes, Gautier déclare, dès la première page, que son article est écrit "d'après les notes de Charles de Chassiron", mais on a vraiment l'impression que c'est Gautier lui-même qui nous emmène au Japon. Au début, il écrit : "Ce ne serait pas une exagération métaphorique de dire que la lune est mieux connue que le Japon, quoiqu'elle soit située à quatre-vingt-cinq mille lieues de nous. On en possède des cartes exactes et détaillées, l'altitude de ses montagnes est mesurée, on a sondé la profondeur de ses cratères, et l'on n'en est pas encore là avec le mystérieux empire de Nipon.....où nous allons être introduits à la suite de la mission de France dirigée par M. le baron Gros⁵⁾." Cette phrase, on ne peut pas la trouver dans Chassiron. C'est ainsi que Gautier remplace Chassiron et nous emmène d'abord à Shimoda, la première ville où ils ont débarqué et ensuite dans Edo, le Tokyo de l'époque. Le journal de Chassiron est un document très intéressant même pour nous Japonais car il nous apprend un Japon que nous ignorons aujourd'hui. Du journal de Chassiron, Gautier ne retient que ce qui l'intéresse ; il néglige tout à fait la partie politique et ajoute parfois ses propres commentaires. Prenons un exemple : il s'agit du repas offert aux Français par le grand seigneur de Shimoda dans sa demeure superbe. Gautier écrit le menu tel que Chassiron le note dans son journal : "Premier service : une soupe au poisson ; du porc entouré d'herbes aromatiques ; des châtaignes saupoudrées de vanille ; du poisson bouilli, coupé en menus

morceaux et relevé d'herbes hachées. Deuxième service : du poisson relevé de gingembre vert et de carottes ; de grosses crevettes coupées en morceaux. Troisième service : deux espèces de vins très chauds ayant le goût de résine des vins grecs ; une julienne. Quatrième service : un gros poisson bouilli de l'espèce des mulets, dressé avec beaucoup d'art, au milieu des joncs vivaces et fleuris. Cinquième service : du riz cuit à l'eau, du poulet bouilli, coupé en petits morceaux ; une troisième espèce de vin chaud jouant le punch ; du thé⁶⁾. Et maintenant Chassiron, lui, se contente de dire ; "Au Japon, comme en Chine, le thé ouvre et ferme tout repas ; plusieurs de ces plats étaient plus que mangeables ; ils étaient bons⁷⁾." Cependant, Gautier qui n'avait pas assisté à ce déjeuner ajoute ; "Ce menu, qui ferait peut-être sourire par sa naïveté nos grands artistes de bouche, n'offre pas les dépravations de goût compliquées et rebutantes de la cuisine chinoise, dont l'amour-propre semble chercher, pour le mettre en oeuvre, tout ce qui soulève la nausée⁸⁾." Ainsi, Gautier compare toujours, comme l'a fait d'ailleurs Chassiron lui-même, le Japon avec la Chine et il tâche de faire la différence entre ces deux nations, ce qui était très rare à cette époque-là.

En 1867, lors de l'Exposition Universelle de Paris, Gautier va voir les acrobates et les saltimbanques japonais. Il est ravi d'observer l'expression physique des vrais Japonais et il écrit deux petits articles sur eux⁹⁾. Voilà ce qu'il a fait pour le Japon. Ce serait peu s'il n'avait pas transmis son goût de l'Orient à sa fille Judith.

En effet, la passion de Judith pour l'Orient était énormément stimulée par son père dès sa première enfance et quand elle a eu 18 ans, il lui a offert un précepteur chinois "authentique". Judith travaillait beaucoup avec lui, ce qui lui a apporté son premier livre intitulé *Le Livre de Jade*, et publié en 1867. C'était un recueil des poèmes chinois

traduits en français. Depuis, elle ne cesse d'élargir et d'approfondir son Orient, qui sera très différent de celui de son père. L'Orient de Judith est purement imaginaire et remarquablement érudit. Il s'étend sur diverses civilisations orientales anciennes et modernes. Mais aujourd'hui, limitons-nous au Japon seulement.

En 1862, quand Judith a 17 ans, à Londres, c'est la Grande Exposition, et Théophile Gautier y va avec les siens pour faire la critique de la section des beaux-arts. Pendant qu'il s'occupe de son travail à l'hôtel, Judith se promène avec sa mère et sa soeur dans des rues londonniennes. Et c'est là qu'elle fait sa première rencontre avec le Japon. Elle écrit : ".....nous nous promenions dans un passage, quand nous vîmes, en face de nous, deux personnages très étranges, suivis par une foule de curieux. C'étaient deux Japonais, dans le costume national..... J'étais fascinée¹⁰." Ces samourais sont les membres de la première mission envoyée en Europe par le gouvernement japonais. Ils s'expriment avec tant de grâce et de mélancolie, tant de douceur et de dédain qu'elle les prendra pour modèles dans son premier roman sur le Japon. Cette oeuvre intitulée *L'Usurpateur* est publiée en 1875 et couronnée par l'Académie Française. Elle reparaitra sous un autre titre *La Soeur du Soleil* en 1887. C'est d'un côté un livre historico-politique et de l'autre côté un roman d'amour. Beaucoup d'événements racontés ici se sont vraiment passés il y a à peu près 380 ans dans le Japon féodal. Pour nous Japonais, bien des personnages sont très familiers, par exemple : Taicoun Hidéyoshi, son fils Hidéyori, sa femme Yodogumi, le fondateur de l'ère d'Edo, Tokugawa Yéyasu, l'empereur de l'époque Gomizuno etc. Judith invente dans ce cadre historique une histoire d'amour. Elle se situe au début du 17^e siècle où Hidéyori, le jeune Shogoun, c'est-à-dire, roi politique du Japon féodal, est mis sous la tutelle du régent Yéyasu. On suit d'une part les

affrontements entre Hidéyori et Yéyasu, usurpateur. D'autre part, on assiste aux manifestations tragiques de la passion entre le prince Nagato, ami fidèle de Hidéyori, et la Kisasi, femme de l'Empereur. Cette partie est une fiction entière de Judith. Le prince Nagato voit la Kisasi au Palais Impérial de Kyoto et ils se mettent à s'aimer l'un l'autre. Mais c'est un amour impossible à s'accomplir dans ce monde. Alors, pour y renoncer, elle se fait finalement prêtresse du soleil et disparaît au fond du plus ancien temple de Déesse du Soleil, Issé-Zingou. A ce moment-là, à Osaka, l'armée de Yéyasu assiège le château de Hidéyori pour le capturer. Le prince Nagato y accourt et aide Hidéyori à s'échapper avec sa mère Yodoguimi et sa fiancée par un chemin souterrain. Puis il met le feu au château et meurt volontairement à la place de Hidéyori dans l'incendie, en espérant s'unir sans tarder avec la Kisasi dans l'autre monde. A première vue cette conclusion nous étourdit, nous Japonais, car l'histoire du Japon dit que c'est Hidéyori lui-même qui s'est suicidé avec sa mère au fond du château d'Osaka. Mais si l'on considère cette oeuvre comme une sorte de pièce de kabuki, cette falsification ne nous surprend pas. Cela arrive souvent dans le kabuki qui prend toute la liberté avec des faits historiques. Non, ce qui nous surprend, c'est la grande connaissance que Judith possède sur le Japon. A 30 ans, elle connaît déjà assez bien l'histoire, la langue, les coutumes et les traditions japonaises, ce qui est exceptionnel à cette époque-là. Ce roman a encore un autre intérêt. C'est que l'on y trouve plusieurs thèmes qui sont très chers à Richard Wagner. C'est Denise Brahimy qui les a signalés, la première, dans son oeuvre ; *Théophile et Judith vont en Orient*¹¹⁾. De fait, Judith était wagnérienne depuis sa plus tendre enfance et au temps où Wagner était encore violemment rejeté en France, elle se consacrait toute jeune à sa défense avec le même zèle que son père lors de la bataille

d'*Hernani* de Victor Hugo. A partir de 1869, elle est invitée plusieurs fois chez Wagner, soit à Tribschen près de Lucerne, soit à Bayreuth. Donc, ce n'est pas insensé de reconnaître, comme Mme Brahimi les a bien remarqués, des thèmes wagnériens dans l'oeuvre de Judith ; l'amour impossible, le renoncement, la chute du château en feu, on pourrait les trouver dans *Tristan* ou dans *le Ring* de Wagner. De ce fait, on peut dire que *l'Usurpateur* de Judith est une oeuvre à la fois japonaise et wagnérienne. Je voudrais ajouter qu'il y a au Japon une pièce de kabuki dont le cadre historique est exactement le même que dans le roman de Judith. Cette pièce historico-psychologique intitulée 『沓手鳥弧城落月』 (Hototoguisu kojo no rakuguettsu) est écrite par 坪内逍遥 (Tsubouchi Shoyo) en 1897, c'est-à-dire, 22 ans après Judith. Il est impossible d'imaginer une influence quelconque entre ces deux oeuvres. C'est pourtant très intéressant de constater qu'un événement historique a incité deux romanciers à écrire deux oeuvres indépendantes l'une de l'autre en France et au Japon.

La deuxième oeuvre de Judith sur le Japon est un recueil paru en 1884 et intitulé *Poèmes de la Libellule*. C'est une des premières anthologies des poèmes japonais en France. Elle les a traduits d'après la transcription littérale qu'avait fait son ami japonais, le marquis Saionji, des poèmes du 10^e au 19^e siècle et les pages sont illustrées par Yamamoto, peintre japonais qui vivait alors à Paris. Sur la première page, il y a un poème de dédicace de Judith à un autre ami japonais, Komioji : "Je t'offre ces fleurs / De tes îles bien-aimées. / Sous nos ciels en pleurs, / Reconnais-tu leurs couleurs / Et leurs âmes parfumées?" Remarquez bien le nombre des syllabes de chaque ligne : 5-7-5-7-7. C'est la forme la plus traditionnelle du poème japonais. Vous voyez la copie de quelques illustrations de Yamamoto. L'image et l'écriture japonaise sur chaque page sont merveilleuses. A ma surprise,

Judith observe rigide-ment la règle de la versification japonaise dans sa traduction qui est très réussie. Philippe Burty, collectionneur fameux d'objets d'art japonais a raison de dire de ce livre : "Judith a collectionné les poèmes japonais comme les Japonais eux-même collectionnent les lucioles dans les cages miniatures¹²⁾." Mais je crois qu'il est temps de donner des précisions sur les trois Japonais mentionnés dans ce recueil, car ils avaient un si grand rôle dans la vie de Judith. Or, au Japon, en 1867, il y a eu une véritable transformation politique. L'Empereur, qui avait été tenu à l'écart du pouvoir pendant des siècles et des siècles arrive enfin à retrouver son rôle et l'ère de Tokugawa cède la place à l'ère de Meiji. Le marquis Saïonji et Komioji étaient boursiers de ce nouveau gouvernement. Ils arrivent à Paris, tous les deux, au milieu de la guerre franco-allemande pour étudier à la Faculté de droit. Ils vont rester neuf ans en France et se lier d'amitié avec Judith. Etant très intelligents et munis de la meilleure culture japonaise, ils ont beaucoup apporté à Judith. Après leur retour au Japon, Komioji devient diplomate mais il meurt jeune. Tandis que Saïonji, lui, devient un des plus grands hommes politiques du Japon moderne. Il est deux fois Premier Ministre et en 1919, lors de la conférence de la paix de Versailles, c'est le Ministre Plénipotentiaire du Japon. Yamamoto vient à Paris en 1878 et pendant son séjour de dix ans en France, il est souvent invité chez Judith. Aujourd'hui, l'Ecole des Beaux-Arts de Tokyo possède un portrait de Judith Gautier fait par Yamamoto en 1882. Ce portrait est très célèbre au Japon car c'est le premier portrait à l'huile d'une Européenne fait par un Japonais. Quand le recueil *Poèmes de la Libellule* est publié, Judith en envoie un exemplaire à Saïonji au Japon. Cet exemplaire est maintenant conservé dans l'Université de Ritsumeikan à Kyoto. Grâce à ce portrait et à ce livre, le nom de Judith Gautier est connu au Japon, bien qu'il n'y ait

aucune traduction de ses oeuvres.

Le 21 avril 1888, un drame japonais en cinq actes de Judith est créé au Théâtre de l'Odéon de Paris. C'est *La Marchande de Sourires* dédiée à Saionji parce qu'il y avait collaboré. Cette pièce accompagnée de la musique de Bénédictus est représentée 60 fois cette année-là et 70 fois l'année suivante. Elle a donc eu un grand succès. Dans les archives de l'Odéon on trouve la critique suivante : "C'est un spectacle d'un charme extraordinaire, et, pour nous, tout nouveau. On peut imaginer quelque chose de plus vaste et de plus somptueux mais non de plus parfait. D'un bout à l'autre ç'a été un enchantement, un régal d'une saveur exquise¹³⁾."

Le personnage-titre de ce drame est une courtisane cruelle. Elle trompe un samouraï qui la fréquentait et cause un grand malheur à sa famille. Le samouraï disparu, sa femme morte, la courtisane vole un coffre plein d'argent, met le feu à la maison et s'enfuit avec son ancien amant. Le fils du samouraï sauvé par sa nourrice est confié à un prince qui l'élève comme s'il était le sien. Quand il est devenu grand, le prince lui raconte l'histoire de sa naissance et le jeune homme part à la recherche de la courtisane pour se venger. Finalement, il découvre que cette courtisane n'est que la mère de sa finacée dont il est très amoureux. La vérité révélée, la courtisane se suicide en lui demandant grâce et en lui confiant sa fille.

Joanna Richardson, qui a récemment publié une excellente biographie de Judith Gautier dit que ce drame est un conte de fée ou une fable morale¹⁴⁾. A mon avis, ce n'est pas du tout cela. C'est justement un drame de kabuki ; il y a histoire extravagante, changement subit de la personnalité, révélation brusque de l'origine, dualité des personnages, tout ce qui fait la caractéristique du kabuki. Avec des décors et une musique japonaise, il ne surprendrait personne du côté de Tokyo. Je

ne sais pas ce qu'était la musique écrite par Bénédictus pour cette pièce. Ce musicien d'origine hollandaise laisse peu de traces en tant que compositeur. Il a habité longtemps avec Judith. Plus tard, en 1900, Judith et Bénédictus ont l'occasion de connaître la musique japonaise. C'était à l'Exposition Internationale de Paris. Le pavillon japonais attirait tout Paris. Une actrice japonaise Sada Yacco y représentait deux adaptations du kabuki avec cinq danses sur une musique japonaise. On était fasciné par la danse de Sada Yacco mais l'accompagnement japonais était, semble-t-il, inaccessible aux Parisiens. Judith écrit : "On n'entend que maigres grincements, voix étranglées, miaulements de détresse. Cependant lorsqu'on est parvenu à noter la mélodie, elle apparaît plus jolie et mieux construite qu'on ne croyait¹⁹⁾." Heureusement Bénédictus arrive à noter tant bien que mal cette musique bizarre qui n'avait jamais été saisie par les notes musicales étrangères. Vous allez pouvoir l'écouter tout à l'heure en comparant avec la version japonaise. Mais avant de finir, notons ces paroles de Judith sur Sada Yacco : ".....comédienne, mime, danseuse et tragédienne à la fois, elle nous apporte comme une brève et dernière vision de ce Japon féodal que nous n'avons pas connu et qui n'est plus : dont, là-bas, les grandes courtisanes et les acteurs tragiques, seuls, gardent pieusement la tradition ; mais qui aussi va être submergée sous le flot de la civilisation nouvelle¹⁹⁾."

90 ans après, cette prophétie s'est en partie réalisée. Mais de nombreuses traditions japonaises restent, je crois, et l'une des plus importantes est le kabuki que Judith a tant rêvé de voir au Japon.

NOTES

- 1) Ce texte fut rédigé pour le colloque : "Tradition et progrès dans les sociétés européennes et japonaise", qui eut lieu le 30 novembre 1991, au

Centre Culturel Japonais de l'Institut Seijo d'Alsace à Colmar pour l'échange des recherches scientifiques entre l'Université Seijo et l'Université de Strasbourg II.

- 2) Charles de Chassiron: "Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde", Dentu, Paris, 1861.
- 3) Théophile Gautier: "L'Orient" tome I, p. 272, édition d'aujourd'hui, 1979.
- 4) Ibid., p. 271-282.
- 5) Ibid., p. 272-273.
- 6) Ibid., p. 277.
- 7) Chassiron: op. cit. p. 44.
- 8) Gautier: op. cit. p. 277-278.
- 9) "Acrobates et saltimbanques orientaux", *Le Moniteur Universel*, 22 juillet 1867.
"La troupe du Taïcoun", *le Moniteur Universel*, 12 août 1867.
- 10) Judith Gautier: "Le second rang du collier", Félix Juven, 1902, p. 132.
- 11) Denise Brahimi: "Théophile et Judith vont en Orient", La Boîte à Documents, Paris, 1990, p. 180-183.
- 12) Cité par Joanna Richardson dans sa "Judith Gautier", Seghers, Paris, 1989.
- 13) Critique par Léon Bernard-Derosne, 23 avril 1888.
- 14) Joanna Richardson, op. cit., p. 164.
- 15) Judith Gautier: "La Musique Japonaise", Ollendorff, Paris, 1900.
- 16) Ibid., p. 5.